

Lacan Quotidien



N° 810 – Mardi 8 janvier 2019 – 14 h 31 [GMT + 1] – lacanquotidien.fr



Des jouissances mauvaises

EN AVANT

Discours et jouissances mauvaises par **Éric Laurent**

« et tu aimeras à cause de ton mauvais, comme toi-même »

par **Yves-Claude Stavy**

SCÈNES ET AUTRE SCÈNE

Les mots peuvent tuer :

***Des couteaux dans les poules*, de David Harrower**

par **Christiane Page**



Discours et jouissances mauvaises

par Éric Laurent

Il y a résonance, résonance entre discours, résonance aussi des discours en nous. Le mot *discours* a été promu par Lacan pour mettre en valeur que, pour l'être parlant, il n'y a pas de formes de vie sans discours. Les discours nous font vivre, nous guident, nous indiquent *comment* vivre ; mais il y en a aussi qui nous font mourir, qui nous tuent. Il y a, dans les discours, bien des façons de formuler un vœu de mort, explicite, implicite, allusif... et tout ce que la rhétorique permet de dire et de ne pas dire entre les lignes. Dans son argument pour le Forum européen sur « Les discours qui tuent », Gil Caroz souligne les paradoxes de la rhétorique de certains : « Leur caractère est insidieux, car ils n'ont rien de véhément. Les agents de ces discours qui tuent se présentent comme des grands serviteurs de l'État, voire même comme des héros modernes sacrifiant leur humanité pour faire leur devoir » (1) . Ces agents, qui peuvent être étatiques voire super-étatiques, comme on le voit spécialement dans les discours issus des instances de l'Union européenne (UE), s'expriment au nom de valeurs communes, éthiques, laissant au niveau des particularités nationales les intérêts passionnels. Tenir un discours politique en s'appuyant sur ces valeurs élevées n'est pas sans présenter des paradoxes.

Les effets paradoxaux de l'Europe et son discours des valeurs

C'est ce qu'avait aperçu Jean-Claude Milner dans son livre de 2003 sur les « penchants criminels de l'Europe démocratique » (2). Comme l'Europe laisse au niveau des nations les passions mauvaises nationalistes et la responsabilité des guerres, elle ne parle que de paix. Moyennant quoi, la paix dont elle parle la met dans une grande difficulté pour comprendre le monde dans lequel il y a des guerres – en particulier pour intervenir dans les labyrinthiques guerres du Moyen-Orient.

Hans Magnus Ezensberger a aussi fait valoir ce paradoxe dans son beau livre *Le doux monstre de Bruxelles* (3) présentant à la fois les énormes mérites de la bureaucratie bruxelloise et les sources du rejet dont elle peut faire l'objet. Il cite avec beaucoup d'éloge les livres de l'écrivain autrichien Robert Menasse parlant de la réalisation d'une bureaucratie enfin à la hauteur de celle qu'avait réussi à construire Joseph II en son temps.

Mais il y a un mais. L'expansion de cette bonne bureaucratie est aussi non démocratique en un point. Dans l'UE, la séparation des pouvoirs est abolie. Le Parlement est élu, mais il n'a pas l'initiative des lois. Cette prérogative est celle de la Commission. Or, dans cette institution, pas de légitimation démocratique. Ainsi, la triade Parlement-Conseil-Commission, avec toutes ses qualités, a néanmoins un aspect *démocraticide*. Là se situe l'originalité de ce pouvoir étrange qu'incarne le discours de l'UE comme tel avec sa pédagogique insistance qui lui tient lieu de douce rhétorique démocratique.

Discours qui veulent explicitement tuer : États-Unis

La rhétorique américaine peut être beaucoup plus brutale et sans aucune douceur. Il y a, aux États-Unis, des discours qui veulent tuer. Celui qui, le 28 octobre 2018, a tiré dans la synagogue de Pittsburgh, tuant onze personnes un jour de shabbat, l'a fait en disant « Tous les juifs doivent mourir » (4). Il l'a écrit sur les réseaux sociaux avant de passer à l'acte.

Howard Fineman, de la chaîne NBC, en tire les leçons suivantes : « Sans diminuer la souffrance et la mort de qui que ce soit d'autre, il est triste de constater que face à l'effondrement des valeurs sociales et politiques, les Juifs jouent souvent le rôle des canaris dans la mine de charbon. » Il fait de ce passage à l'acte le « signe de la vision cynique et impitoyable du président Trump [qui] déchire une société déjà soumise au stress du changement générationnel, démographique, technologique, économique et social. » Cette violence à ciel ouvert fait qu'aux États-Unis, comme le soutient Jonathan A. Greenblatt, président de l'Anti-Defamation League, la haine « devient *mainstream* » (5). Le surgissement de la haine au premier plan est aussi un point repris par un professeur de neurosciences, Richard A. Friedman, dans un article intéressant de neurosciences appliquées : « Lorsque que quelqu'un comme le Président Trump déshumanise ses adversaires, il les situe au-delà de l'atteinte de l'empathie, leur enlève leur protection morale et rend plus facile de leur faire du mal. Si vous avez des doutes sur le pouvoir de la parole politique de fomenter la violence, alors rappelez-vous l'expérience classique du psychologue de Yale, Stanley Milgram, qui au début des années soixante étudia la disposition d'un groupe d'hommes à obéir à une figure d'autorité. [Il montrait] combien on est facilement poussé à faire des choses terribles simplement en obéissant aux ordres. » (6)

La dénonciation de la haine, de même, peut devenir *mainstream* de bien des façons dans les discours politiques américains. Une des particularités de la rhétorique américaine est le miroir entre le discours politique ou discours du maître, qui se tient sur la place publique, et le discours universitaire, qui se tient sur les campus et se veut, parfaitement ou le mieux possible, expurgé des discours qui tuent ou excluent. En Europe, nous avons aussi une opposition entre les discours qui sont dans la rue et ceux qui se tiennent dans l'Université. Là encore, cette opération n'est pas sans reste.

L'Université s'est acharnée à tenir un discours vidé de ces passions haineuses et les étudiants ne se sentent pas pour autant liés les uns aux autres par l'amour tel que l'aurait voulu Simone Weil. Le politiquement correct s'est efforcé de régner, pourtant le sentiment de solitude des étudiants n'a jamais été aussi grand. La génération *post-millennials* ou *Gen-Z*, née après 1995, a développé davantage d'angoisse et une plus grande hypersensibilité. Les taux de suicide ont augmenté de manière spectaculaire dans les universités américaines depuis les années 2011-2012 (+25 % chez les garçons et +70 % chez les filles) (7). C'est aussi pour cette insécurité, cette violence, cette solitude vécue que la tâche du politiquement correct est sans fin. Après avoir tenté de toucher au niveau des grandes catégories de discours qui tuent ou excluent, on essaie d'aller plus loin pour déminer les pouvoirs délétères des discours.

Récemment, un mot a fait son apparition sur les campus américains : « les microagressions ». Le professeur Derald Wing Sue de l'université Columbia à New York, auteur en 2010 de *Microaggressions in Everyday Life. Race, Gender, and Sexual Orientation*, les définit ainsi : des insultes ou attitudes « intentionnelles ou non » qui « communiquent des messages hostiles ou méprisants ciblant des personnes sur la seule base de leur appartenance à un groupe marginalisé ». L'extension du champ des microagressions, qui semble fondée et porteuse d'espoir pour certains, est, selon d'autres, plutôt génératrice d'excès et va en rajouter en termes de ségrégation entre communautés (8). Les partisans des deux positions s'affrontent.

On retrouve là une question qui fait débat au sein des politologues américains et intéresse aussi l'Europe. Il s'agit de la politique des identités, et de l'opposition qu'elle peut engendrer entre différentes communautés, chacune identifiée à un discours, tandis que la question d'un bien commun ou d'un universel s'évanouit.



La campagne d'Hillary Clinton était toute entière fondée sur le ciblage de différentes minorités (Black, Latinos, etc.), des femmes et des minorités sexuelles, précisant à chaque groupe les droits supplémentaires qu'il obtiendrait si elle était élue. C'était une politique des identités. Son slogan de campagne « *Stronger together* » mettait en exergue cette juxtaposition identitaire, dans une addition des forces. Bernie Sanders, quant à lui, centrait sa campagne sur un point commun : les inégalités économiques, les méfaits des banques expropriant à tour de bras depuis la crise des *subprimes* et ceux de Wall Street. Il reprenait la mouvance *Occupy Wall Street*, reprochant à sa rivale pour les primaires sa trop grande propension à faire des conférences pour ces mêmes banquiers.

Au lendemain des élections présidentielles, le politologue Mark Lilla de l'université de Columbia considérait que l'échec de madame Clinton était celui d'une orientation politique fondée sur la politique des identités, qu'il fallait y renoncer, passer à autre chose et définir un bien commun pour l'Amérique comme telle, dans lequel puisse se reconnaître l'ensemble des démocrates américains (9). Au fond, il reprochait à cette politique des identités d'être dispersive.

Face à cette menace de dispersion, quand M. Lilla ne voit qu'une impasse, Judith Butler voit au contraire une issue. Dans son dernier livre, traduit en français sous le titre *Rassemblement*, mais qui en anglais est intitulé *Towards a Performative Theory of Assembly*, elle poursuit sa théorie dite « performative » de la sexuaction au niveau des groupes. Elle situe la nécessité de rassemblements communautaires définis à partir du fait qu'ils ne peuvent pas être reconnus par le discours commun. Cette impossibilité de représentation les définit et définit du même coup la possibilité d'un lien social fait à partir des exclus de la représentation. Elle souligne la force des mouvements de type *Occupy* : « Être là, se tenir debout, respirer, se déplacer, rester immobile, parler, se taire sont autant d'aspects d'un rassemblement soudain, d'une forme imprévue de performativité politique [...]. Il importe que les places publiques débordent de monde, que des gens viennent y manger, y chanter, y dormir et qu'ils refusent de céder cet espace » ; « celui que je suis sera transformé par mes connexions avec les autres » (11). C'est le contraire du rassemblement opéré par la violence ou la haine qu'incarne le populisme *trumpien*. C'est un rassemblement de l'amour qui pourrait se passer de toute référence à un universel partagé. J. Butler résout le problème du passage des identités vulnérables aux revendications de droits politiques en superposant ces deux niveaux par le rassemblement performatif étendu.

L'articulation de ces niveaux est cruciale pour savoir si, en effet, pour nous protéger des discours qui tuent, les droits auxquels nous pouvons faire appel sont les droits des citoyens ou bien les droits de l'Homme.

Droits des citoyens, droits de l'Homme

Notre époque est non seulement celle des discours qui tuent, mais aussi celle de guerres de fait, de guerres sans déclarations, de guerres entre états dysfonctionnels ou faillis, d'autres guerres menées par des hyperpuissances blessées, de guerres de religion, toutes guerres qui envoient sur les routes de l'exil des migrants par millions. Les droits des migrants passent au premier rang des préoccupations de nos démocraties et ces droits vont contre les discours qui tuent et les conséquences des guerres. Mais comment situer les droits de ceux qui ont quitté leur pays et n'ont pas de nouvelles citoyennetés ?

Certains comme Giorgio Agamben en font la preuve de la fin de la démocratie parlementaire libérale, remplacée par l'état d'exception permanent déclarant privé de droits celui qui n'est plus citoyen de nulle part. Il y voit l'actualisation de la figure du banni en Droit romain, de *l'homo sacer* (12). Il doute de la puissance des droits de l'Homme pour accueillir le *sacer*, celui qui est séparé. Au contraire, Jean-Claude Milner montre que c'est cette question du migrant, de celui qui n'est plus citoyen, qui renouvelle la *lecture des droits de l'homme et du citoyen*. Il considère, à l'opposé de la critique marxiste qui dénonçait les droits de l'Homme comme le pur semblant bourgeois, que ces droits sont parfaitement incarnés et ont à être incarnés comme les droits de l'être parlant saisi par sa qualité d'être parlant (13). Il rapproche ces droits de l'Homme des droits du corps de l'être parlant, de ce que Lacan a promu dans son dernier enseignement sous le nom du *parlêtre qui a un corps*. Il écrit : « L'homme de la Déclaration annonce l'homme/femme du freudisme : à la différence de l'homme des religions et des philosophies, il n'est ni créé [celui des religions] ni déduit [celui des philosophies], il est *né* ; en cela consiste son réel. » Il constate : « Face aux campements de réfugiés, le langage marxiste est frivole. Les droits commenceraient donc avec les excréments et les sécrétions ? [...] Quand bien même on a retiré aux individus leurs mérites et démérites, leurs actions innocentes ou coupables, leurs œuvres en un mot, ce qui reste a des droits. Guenille, ordure, tombeau, la plupart des religions, des philosophies et des héroïsmes méprisent cette part maudite. »

En effet, cette considération du migrant qui se retrouve pris dans des camps, dont le dispositif d'accueil peut devenir si vite carcéral, rejoint l'accent que Lacan mettait sur sa distance à l'égard de la croyance à l'histoire. À la fin de son séminaire sur Joyce, il note : « Joyce se refuse à ce qu'il se passe quelque chose dans ce que l'histoire des historiens est censée prendre pour objet. Il a raison, l'histoire n'étant rien de plus qu'une fuite, dont ne se racontent que des exodes. Ne participent à l'histoire que les déportés : puisque l'homme a un corps, c'est par le corps qu'on l'a. Envers de *l'habeas corpus*. » (14)

C'est en effet l'enjeu que nous posent les migrants, cette condition qui est la nôtre de plonger dans une histoire qui est fuite. C'est toute l'importance de ce qui se joue dans le pacte pour les migrations des Nations Unies, qui a été concocté entre quelques 190 pays, finalisé le 13 juillet 2018 pour être approuvé formellement à Marrakech le 10 décembre. Un à un, les gouvernements d'Europe centrale ont dit leur position : ils ne voteraient pas ; ils ont été suivis par d'autres pays européens comme l'Italie et bien sûr par les États-Unis. Pourtant, ce pacte sera signé sans doute par un nombre assez important de pays. Les Nations Unies préparent, après le pacte sur les migrants, un pacte sur l'asile et le droit d'asile comme tel.



Les populismes d'aujourd'hui et ceux des années trente

L'opposition des discours des populistes face à toute norme sur l'accueil des migrants est fondamentale. Au-delà de ce point, il faudrait situer la différence entre le populisme contemporain et les populismes des années trente sur la désignation d'un bouc émissaire.

Un politologue, Raphaël Liogier, a récemment proposé : « Le populisme actuel est foncièrement original, empreint d'angoisse collective face à la globalisation (que ce soit sous la forme de l'«immigration rampante», du «capitalisme sans frontière», de «l'islamisation du monde») et surtout postidéologique. Contrairement aux années 1930, où il se nourrissait de solides doctrines marxistes ou raciales, le populisme d'aujourd'hui, héritier de la perte de crédibilité des grandes idéologies qui ont marqué le XX^e siècle, est en effet *opiniologique*. » (15) La liste n'est pas limitative. Elle peut être étendue selon les besoins. « C'est en cela que l'on peut le qualifier de *populisme liquide* : il se révèle fluctuant dans le fond (le contenu doctrinal, ses logiques d'exclusion peuvent changer d'objet, allant du musulman au Rom, en passant par le Juif, le journaliste, l'immigré et l'homosexuel, selon les combinaisons les plus volatiles), et dans la forme (les opinions cosmopolites, les angoisses collectives, les frustrations circulent désormais *via* internet à l'échelle de la planète sans contrôle idéologique clair, créant un effet d'immédiateté). » (16)

J'ajouterais cependant que nous ne pouvons pas nous réjouir si vite de cette différence. Le populisme liquide, celui du liquide contemporain (17), peut changer d'ennemis tous les jours, il n'en est pas moins producteur d'un effet de l'Un. Il produit ce qu'un autre politologue (18) a appelé une *banque centrale de la haine*. En effet, il peut changer, mais il s'agrège. On obtient certes différemment le nationalisme tribal, l'effort de régénérescence d'une société prétendue décadente, dont parlait le fascisme des années trente se regroupant autour d'un chef et d'une doctrine solide. Pas de sens du sacrifice, certes, dans le populisme trumpien, mais un appel à une jouissance sans limite, à jouir de la multiplicité des ennemis à abattre, de ceux qui ne jouissent pas comme moi.

Le besoin de rhétorique et les fake news

Nous avons besoin d'une rhétorique pour faire face à aux effets de cette rhétorique de la haine et à ceux de post-vérité des *fake news*. La prolifération de ces fausses nouvelles est favorisée par le déclin des idéologies qui nous étaient communes, des grands récits – comme disait Jean-François Lyotard – ou de ce qui faisait bien commun, sous la forme d'un idéal. Mais l'absence de grands récits communs a une autre conséquence que la fragmentation ou la dispersion. Tous les récits communs sont maintenant remplacés par une seule exigence, celle d'être « scientifique », de régner par la preuve, par *evidence based*.

Et en effet, il y a quelque chose de puissant dans la déségrégation de la science. La science nous libère de nos particularités. Comme le dit Jacques-Alain Miller : « Si la science est déségrégative dans ses conséquences techniques, c'est parce que son discours exploite un mode très pur du sujet, un mode universalisé du sujet. Le discours de la science est fait pour et par tout un chacun qui pense *Je pense, donc je suis*. Ce discours annule les particularités subjectives, qui crient et se rebellent » (19).

Dans un premier temps, il y a libération, déségrégation, construction d'un espace de raison commun. Puis dans deuxième temps, se produit l'insurrection des jouissances. Le calcul accentue ce qui résiste à son inclusion, il provoque l'insurrection de ceux qui se refusent à TINA – *There Is No Alternative*. Si la raison dit qu'il n'y pas d'autre alternative, alors je renverse la table de la raison. La globalisation produit la révolte des laissés-pour-compte du marché universel qui est un pur calcul.

C'est, en Europe, à l'intérieur d'États complexes, la résistance des nations particulières comme l'Irlande, la Catalogne, l'Écosse. C'est aussi l'histoire européenne qui revient comme un boomerang pour séparer les divers peuples issus de la colonisation plongés dans les marchés communs. En Amérique, ce sont les peuples indigènes qui, de la Terre de feu à l'Alaska, revendiquent la reconnaissance d'une culture et de droits qui ne peuvent se résorber dans l'universel.

Au fond, partout, les jouissances particulières se refusent à s'uniformiser. Alors bien sûr la science et son discours tentent de recréer une sorte de sagesse où tout pourrait s'agréger, comme par exemple les néo-sagesses des fêtes californiennes de type *Burning Man*. La contemporanéité se propose de donner en spectacle le traitement de toutes les jouissances dans une parade de la fierté technologique. Mais il semble bien que les jouissances restent séparées, y compris dans les diverses sectes qui veulent les regrouper ou les juxtaposer dans un Autre de synthèse *New Age*.



Le populisme des années trente et le multiple de la jouissance d'aujourd'hui

Le multiple du populisme contemporain fait converger les multiples colères ou rages sur un même leader qui se retrouve dans la position de jouissance sans limites, cet objet homogénéisant les jouissances que Freud avait isolé dans sa *Massenpsychologie*, un phallus réel, dit Lacan. Les réseaux sans leader, comme les Gilets jaunes en France, quelle que soit leur hétérogénéité, ont aussi besoin d'un objet unifiant. C'est alors le bouc-émissaire qu'ils mettent en commun : Emmanuel Macron.

Mais il y a aussi, dans nos populismes et dans nos civilisations, un principe de déshomogénéisation qui est à l'œuvre, celui qui s'entend dans le lien qui s'est établi entre les droits des femmes et les droits des minorités sexuelles. Celles-ci produisent un effet déségrégatif qui déplace la situation des années trente.

Le surgissement des femmes dans l'élection américaine est frappant. Les ruses de l'histoire sont grandes ; on attendait la première femme président, par le *top*, on a eu Trump. Par contre, aux *midterms*, deux ans après, c'est par le bas, *bottom up*, que surgit une redéfinition de la place des femmes dans la politique démocratique. L'écart de vote entre hommes et femmes n'a jamais été aussi grand dans la politique américaine que dans ces élections de mid-term. « Jamais l'écart entre le vote féminin et le vote masculin n'a été aussi grand : plus de vingt points ; 60 % des femmes ayant fait des études universitaires ont voté pour un candidat démocrate, d'après les sondages de sortie des urnes. Les taux de participation des femmes, des jeunes de moins de trente ans, des membres de minorités ethniques, ont été particulièrement élevés dans ces élections très particulières qui, d'habitude, ne mobilisent qu'un tiers des électeurs, contre 49 % cette année. » (20)

Il y a un effet déségrégatif côté électeurs et aussi côté élu.e.s. La nouvelle vague des élues américaines est pour beaucoup passée par l'Armée, où les femmes sont admises depuis vingt ans, car pour les élus, féminins ou masculins, l'état de service aux armées est crucial – ou bien il faut avoir été travailleuse sociale ou sportive. Citons quelques exemples. Kyrsten Sinema (démocrate, Arizona), star du Triathlon, nouvelle sénatrice des États-Unis « qui avait été première élue du Congrès ouvertement bisexuelle », fait de sa bisexualité un argument pour expliquer qu'elle pourra très bien travailler et avec les Démocrates, et avec les Républicains. Debra Haaland (démocrate, Nouveau-Mexique), indienne, fille de militaire (beaucoup d'Indiens ont été enrôlés dans les troupes américaines), a elle-même soutenu le *coming-out* de sa fille qui milite ouvertement pour les droits LGBT aux États-Unis et été élue dans un État qui n'est pas réputé pour être aussi libéral que ceux de la côte Est. D'autres produisent cet effet déségrégatif, étrange, comme Ilhan Omar (démocrate, Minnesota) qui, musulmane, a réussi à se faire élire sur un programme assez proche de B. Sanders.

Les effets déségrégatifs sont là. C'est ce qui change par rapport au discours populiste des années 1930. J'en prendrais aussi l'exemple dans ce fait que les gilets jaunes en France manifestaient en même temps que le mouvement #metoo français. Y aura t-il les gilets d'un côté et les communautés féministes et LGBT de l'autre, irréductibles l'un à l'autre ? Il ne me semble pas. Il y aura des intersections entre les discours communautaires et ces discours instables fragiles, ce discours qui se tue lui-même, qui s'autodétruit, tel celui des gilets jaunes se voulant absolument a-représentatif. Le représentant des gilets jaunes reçu par le Premier ministre français souhaitait que l'entretien soit filmé et public. C'était semble-t-il pour se protéger car, expliquait-il à la presse en sortant, si les « représentants » du mouvement étaient venus si peu nombreux, c'est qu'ils avaient reçus des menaces de mort. « 90% des menaces venaient d'autres gilets jaunes », ajoutait-il. Voilà une déclaration bien de l'époque : un chiffre précis, les réseaux sociaux, le discours qui veut tuer. Comptons plutôt sur l'effet civilisateur du discours féministe pour obtenir un effet déségrégatif et sur le principe d'hospitalité.

Les Forums européens sont l'occasion de poursuivre les échanges entre le discours psychanalytique et les autres discours, dans la mesure où nous considérons qu'il y a un obstacle au principe d'hospitalité généralisé. Celui de notre propre jouissance à laquelle nous n'arrivons pas à donner hospitalité. C'est un reste inéliminable, qui fait le moteur de l'expérience psychanalytique et des symptômes qui ne cessent de se produire. Ils nous provoquent sans cesse à articuler de bonnes réponses, au-delà de la nécessaire rhétorique que nous avons, avec d'autres, à élaborer.

Texte issu de l'intervention de clôture au Forum européen « Les discours qui tuent », Bruxelles, 1^{er} décembre 2018 – revu par l'auteur.

- 1 : Caroz G., « Les discours qui tuent », *L'Hebdo Blog*, n°155, 16 septembre 2018, disponible [ici](#).
- 2 : Milner J.-C., *Les penchants criminels de l'Europe démocratique*, Lagrasse, Verdier, 2003.
- 3 : Enzensberger H. M., *Le doux monstre de Bruxelles*, Paris, Gallimard, 2011.
- 4 : Bouvier P., « Après l'attaque antisémite de Pittsburgh, Trump et le camp républicain accusés d'attiser la haine », *Le Monde*, 28 octobre 2018, disponible sur internet, [ici](#).
- 5 : Greenblatt J. A., « When hate becomes mainstream », *The New York Times*, 28 octobre 2018, disponible sur internet, [ici](#).
- 6 : Friedman R. A., « The neuroscience of hate speech », *The New York Times*, 31 octobre 2018, disponible sur internet, [ici](#).
- 7 : Cf. Lesnes C., « Illégitime défense », *Le Monde*, 1^{er} décembre 2018, disponible sur internet.
- 8 : *Ibid.*
- 9 : Cf. Lilla M., « La gauche doit dépasser l'idéologie de la diversité », *Le Monde*, 7 décembre 2016, disponible sur internet, [ici](#).
- 10 : Butler J., *Rassemblement*, Paris, Fayard, 2016.
- 11 : Butler J. citée par Aeschimann É., « Comment vivre dans ce monde ? », *L'Obs*, 8 décembre 2016.
- 12 : Agamben G., *Homo sacer. L'intégrale 1997-2015*, Paris, Seuil, 2016.
- 13 : Milner J.-C., *Les penchants criminels de l'Europe démocratique*, Lagrasse, Verdier, 2003.
- 14 : Lacan J., « Joyce le Symptôme », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 568.
- 15 : Liogier R., « Populisme liquide dans les démocraties occidentales », in Badie B. & Vidal D. (s/dir.), *Le Retour des populismes. L'état du monde 2019*, Paris, La Découverte, 2018, p. 40.
- 16 : *Ibid.*
- 17 : Selon l'expression de Zygmunt Bauman.
- 18 : Christian Salmon.
- 19 : Miller J.-A., « Les causes obscures du racisme », *Mental*, n° 38, novembre 2018, p. 145.
- 20 : Lacorne D., « Midterms : Les femmes ont exprimé leur ras-le-bol de l'esprit haineux de Donald Trump », *Le Monde*, 9 novembre 2018, disponible sur internet, [ici](#).



« et tu aimeras à cause de ton mauvais, comme toi-même »

par Yves-Claude Stavy

« Si la psychanalyse a un rôle à jouer dans ce monde aujourd'hui,
c'est justement celui de la symptomatisation du tsunami violent
lié à la méconnaissance de la jouissance » (1)

Gil Caroz



Dans *Malaise dans la civilisation*, Freud notait que « l'une des exigences dites idéales de la société civilisée [...] “tu aimeras ton prochain comme toi-même” [...] est certainement plus ancienne que le christianisme » (2). Les Livres de l'*Exode* et du *Lévitique* (3) déclinent en effet très précisément la série des exigences morales dont Freud se sert dans son écrit majeur de 1930, pour démontrer *a contrario* en quoi « le prochain » pour l'homme est « une tentation de satisfaire sur lui son agressivité, d'exploiter sa force de travail sans dédommagement, d'user de lui sexuellement sans son consentement, de prendre possession de ses biens, de l'humilier, de lui causer des souffrances, de le martyriser et de le tuer » (4).

Le fameux « tu aimeras ton prochain » des Évangiles reprend, quant à lui, une proposition précise du verset 18, chapitre 19, du *Lévitique*. L'édition bilingue du *Tanakh* (5) établie par le rabbinat français, traduit ainsi cette proposition : « aime ton prochain comme toi-même » (6). Cette traduction rate toutefois ce qu'emporte le texte original. Rappelons que le mot hébreu pour dire « prochain », *rea*, signifie également « mauvais » : entendre « prochain » en hébreu, c'est donc aussi bien entendre « mauvais ». Le verset 18 du *Lévitique* irait-il jusqu'à laisser entendre : « aime *ton mauvais* comme toi-même » ?

Ce verset est composé de trois propositions articulées (7). En voici la traduction littérale : « Ne pas tu te vengeras *et* ne pas tu gronderas les fils de ton peuple *et* tu aimeras l – ton prochain – comme toi, moi YHWH ». Les deux premières propositions négatives (8) concernent *les fils du peuple* ; la troisième, affirmative, concerne *ton prochain*. La lettre *l* (9) toutefois précède « ton prochain » : c'est une préposition qui signifie *pour, à cause de*. La traduction littérale n'est donc pas « et tu aimeras ton prochain comme toi-même », car le

complément d'objet direct aurait alors été introduit par la préposition *eth* (*aleph-t*), comme c'est précisément le cas pour la seconde proposition du verset 18 : « ne pas tu gronderas (*eth*) les fils de ton peuple ». On trouve aussi cinq versets plus haut : « Ne pas tu exploiteras (*eth*) ton prochain ». Cette proposition négative du verset 13 dénude qu'on exploite son « mauvais » plus souvent qu'à son tour. La proposition affirmative du verset 18, quant à elle, ne prétend pas qu'on puisse aimer son « mauvais ». Elle affirme bien plutôt : « et tu aimeras à cause de ton mauvais, comme toi-même » (10).

L'amour narcissique – « comme toi-même » – est *second* à l'existence d'une jouissance toujours déjà rencontrée – « à cause de ton mauvais ». Notons qu'en hébreu, « responsabilité », *a'harayout*, et « mauvais » ont tous deux même racine, *r-ain*.



Tentons de conclure. « Ton mauvais » est-ce le réel de la psychanalyse ? Isoler ma jouissance mauvaise relève de l'expérience d'une psychanalyse ; *rea* et réel, toutefois, ne sont pas synonymes : *rea* implique l'Autre ; le réel analytique est sans Autre. La jouissance mauvaise vise l'être – cette supposition est inhérente au seul fait qu'on parle (11). Le réel fait pâlir le semblant d'être. Confondre être et réel débouche sur la haine – l'*être-haïr* de la Chose freudienne à ne pas oublier derrière le *Nebenmensch* (12) : « le prochain même que Freud se refuse à aimer au-delà de certaines limites » (13), rappelle Lacan dans son Séminaire *Encore*.

« Ton mauvais » n'est pas *le* réel. Il *répond* à un réel sans loi, sans contraire ni pourquoi, dont je suis dès lors responsable. « Mauvais » y répond à la mesure exacte de ma propension à méconnaître l'*existence* du dérangement singulier, rencontré avec le corps que j'ai et qui itère dans mon symptôme, malgré l'interprétation la plus rigoureuse que permet la structure du discours. Parvenir à en tenir compte, comme je peux, tel est l'enjeu politique et éthique d'une psychanalyse. Tel est l'enjeu que pose plus que jamais notre actualité brûlante.

Le 1^{er} décembre dernier à Bruxelles, Éric Laurent rappelait à la fin du Forum européen Zadig en Belgique que « les Forums européens sont l'occasion de poursuivre les échanges entre discours psychanalytique et les autres discours, dans la mesure où nous considérons qu'il y a un obstacle au principe d'hospitalité généralisé. Celui de notre propre jouissance à

laquelle nous n'arrivons pas à donner hospitalité. C'est un reste inéliminable, qui fait le moteur de l'expérience psychanalytique et des symptômes qui ne cessent de se produire. Ils nous provoquent sans cesse à articuler de bonnes réponses, au-delà de la nécessaire rhétorique que nous avons, avec d'autres, à élaborer » (14).

1 : Caroz G., « De la possibilité d'une symptomatisation », *Lacan Quotidien*, n° 808, 17 décembre 2018.

2 : Freud S., *Le Malaise dans la civilisation*, Points Seuil, coll. Essais, 2010, p. 115.

3 : Le texte hébreu du *Lévitique* (chap.19, v. 13 à 18) va jusqu'à opérer une distinction précise entre ce qui relève du « prochain » (*r-ain*), du « frère » (*a-h*) et du semblable, le « compatriote » (*ain-m-i-t*).

4 : Freud S., *Le Malaise dans la civilisation*, *op. cit.*, p. 119.

5 : *Tanakh* est l'acronyme de *Torah*, *Nevih'im*, *Ketouvim*, formant les trois parties de la Bible hébraïque.

6 : *La Bible*, éd. bilingue, texte hébraïque d'après la version massorétique, trad. française sous la dir. du Grand-Rabbin Zadoc Kahn, P195, Paris, Librairie Colbo, 1967.

7 : Les exégètes bibliques tiennent le plus grand compte de ce qui relève d'une proposition indépendante ou bien de propositions articulées.

8 : Les deux propositions négatives du verset sont introduites par la locution *lo* (*l-aleph*) qui signifie « ne pas ». Cette locution est l'anagramme de *el* (*aleph-l*), qui signifie « vers », impliquant un futur inaccompli (Cf. le livre très intéressant de M.A. Ouaknin, *Les dix commandements*, Points Seuil, 1999).

9 : « *l* » est une préposition signifiant *pour*, *à cause de*. C'est la seule lettre de l'alphabet à traverser la portée à laquelle les autres lettres hébraïques sont suspendues. Elle se dit « *lamed* », anagramme de *talmud* (étude).

10 : Certains exégètes ont lu le verset 18 ainsi : « tu aimeras *pour* (*l*) ton prochain ce que tu aimes pour toi-même ». Le « *l* » n'est toutefois pas redoublé en ce qui concerne le « toi-même » du verset 18. C'est « *comme* toi-même » et « *à cause de* ton *rea* ».

11 : Lacan disait : « *parlêtre* ».

12 : Freud S., *Entwurf/ Esquisse*, trad. S. Hommel, supplément du *Bulletin Palea*, n° 9, p. 56.

13 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Seuil, p. 91.

14 : Laurent É., « Discours et jouissances mauvaises », *Lacan Quotidien*, n° 810, ci-dessus (et *Hebdo Blog*, n° 155, 16 décembre 2018).



SCÈNES ET AUTRE SCÈNE

Les mots peuvent tuer :

Des couteaux dans les poules, de David Harrower

par **Christiane Page**

DAVID HARROWER / COMPAGNIE GILLES BOUILLON

des couteaux dans les poules



CRÉATION

DU 11 AU 15 JANVIER
AU THÉÂTRE DE CHÂTILLON

THEATREACHATILLON.COM

01 55 48 06 90 3 RUE SADI CARNOT 92320 CHÂTILLON

théâtre
châtillon

Des couteaux dans les poules est la première pièce de David Harrower (1). Créée en 1995 et mise en scène prochainement au théâtre de Châtillon par Gilles Bouillon, elle appartient au mouvement dit du *Theater in-yer-face* (2). Ce théâtre de protestation a été initié par une génération de jeunes dramaturges en Grande Bretagne au cours de la dernière décennie du XX^e siècle. Sarah Kane en a été l'une des plus prestigieuses représentantes (3).

Lacan le souligne : « “le vrai est toujours neuf”, et pour être vrai il faut qu’il soit neuf » (4) ; créer du neuf pour faire jaillir une vérité est-ce ce à quoi s’attelle le théâtre *in-yer-face* ? Ses propositions esthétiques radicales revivifient les vérités usées, passées dans le discours commun et portées sur la scène en des formes dramatiques devenues inopérantes. La volonté affirmée de questionner la

normalité et les idées préconçues, de confronter les spectateurs à des sujets qui suscitent un malaise, à des notions et des vérités qu’ils évitent de regarder dans leur vie quotidienne, conduit les dramaturges du *theater in-yer-face* à rejeter les conventions, à inventer de nouveaux codes pour l’écriture comme pour la représentation.

La structure des pièces est de 90 minutes maximum, sans entracte, afin de maintenir un état de tension maximal autant pour les acteurs que pour les spectateurs. Une attention particulière à la langue et à son maniement renforce la crudité et l’intensité des propos. Les personnages sont plus complices que victimes innocentes, bien qu’habités — pour reprendre l’expression de Jean-Pierre Sarrazac — « par une puissance étrangère – l’idéologie – en tant qu’elle opère des prises sur les corps » (5).

Dans ce mouvement, parfois très violent et polémique, D. Harrower apparaît comme un modéré, mais la rigueur de son travail sur la langue donne aux mots une force parfois redoutable : « les mots peuvent tuer » (6), dit-il . Sa pièce, remarquable théâtre clinique, le

démontre admirablement en refusant un traitement naturaliste tant des personnages et de leurs relations que de l'espace. Son écriture, elliptique, produit, selon les termes de Claude Régy, une déconnexion « de la relation traditionnelle du signe et du sens » (7), et d'un non-sens apparent surgit un sens qui fait métaphore.

Des couteaux dans les poules traite des relations d'un couple de la campagne écossaise qui vit dans un lointain passé. Pour le mari, William, très terrien, les choses sont comme elles sont, Jeune Femme est à lui ; il lui dit ce qui est, ce qu'elle est, ce qu'elle doit penser et faire ; pour lui, le rapport sexuel existe. Pour Jeune Femme, c'est différent : les choses changent chaque fois qu'elle les regarde, elle n'a pas de réponse et elle en cherche ; la rencontre d'un autre homme, un meunier rejeté par le village et qui écrit sa propre vie, va lui ouvrir, par les questions qu'il lui pose, un possible chemin, laborieux, vers un certain savoir : « Tout ce que je dois faire c'est pousser des noms dans ce qui est là pareil que quand je pousse mon couteau dans le ventre d'une poule » (8), dit-elle. Le désir d'apprendre se noue à la rencontre sexuelle et le bien dire, que Jeune Femme s'efforce de conquérir passe, *via* le meunier, par l'écriture, illustrant la parole de Lacan : « Une écriture est donc un faire qui donne support à la pensée. » (9) Ce chemin de découverte se tisse avec un nouveau savoir sur la jouissance Une qu'elle acquiert par cette rencontre.

Pour D. Harrower, cette pièce est « l'histoire d'un apprentissage, d'une découverte, d'une métamorphose, d'une naissance : apprentissage de la conscience, découverte du langage et de son corollaire, le mensonge, métamorphose d'un esprit, naissance d'une femme » (10), dit-il au journaliste du *Guardian*. Et de lui confier que ce chemin d'apprentissage était aussi le sien en tant qu'écrivain.

1 : Harrower D., *Des couteaux dans les poules*, L'Arche, 1999.

2 : Sierz A., *In-Yer-Face! Le théâtre britannique des années 1990*, PUR, 2011.

3 : Cf. Marret-Maleval S. « Le regard des cafards '4.48 Psychosis' : la folie d'une femme sur scène », in Borgnis Desbordes E. (s/dir.), *L'étourdie*, PUR, 2011, p. 213 & sq.

4 : Lacan J., *Mon enseignement* [1967-1968], texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2005, p. 28.

5 : Sarrazac J.-P., *L'Avenir du drame. Écritures dramatiques contemporaines*, Lausanne, L'Aire théâtrale, 1981, p. 99-100.

6 : Extrait d'entretiens, dossier de presse pour la mise en scène de Catherine Vidal en 2013 disponible [ici](#).

7 : Régy C. (qui a mis cette pièce en scène en 2000), cité par Anvers F., « Claude Régy – côté basse-cour », *Les Inrockuptibles*, 16 février 2000, disponible [ici](#).

8 : Harrower D., *Des couteaux dans les poules*, *op. cit.*, p. 49.

9 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le Sinthome*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2005, p. 144.

10 : Interview de D. Harrower par Dickson A., « 'I wrote it in a frenzy': David Harrower on the play that saved him », *The Guardian*, 25 août 2017, disponible [ici](#).

Des couteaux dans les poules de David Harrower,

mise en scène de Gilles Bouillon, au Théâtre de Châtillon, du 11 au 15 janvier.

Réservations : 01 55 48 06 90

Le Café Psychanalyse de l'ACF-IdF et le Théâtre de Châtillon vous proposent

un débat sur « Le pouvoir des mots », lundi 14 janvier à 20h30.

en présence de Gilles Bouillon, des comédiens,

de Christian Lalos (directeur du théâtre) et de Christiane Page

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Rédactrice en chef : Virginie Leblanc avec Pénélope Fay (virginie.leblanc@gmail.com ,
faypenelope@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Anne-Charlotte Gauthier, Sylvie Goumet, Pascale Simonet.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Virginie Leblanc ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI